

Une analyse scientifique des super-organismes humains est-elle pertinente ?

Par Jean-Paul Baquiast – version lue au séminaire

Considérons un ensemble d'êtres humains vus de l'extérieur comme constituant un groupe social stable et se percevant mutuellement ainsi. Prenons un groupe suffisamment petit pour que les relations de proximité puissent y jouer, par exemple les habitants d'un quartier ou les membres d'une petite entreprise ou d'une association. Cherchons à faire apparaître les facteurs généraux déterminant son comportement.

Dans une approche de type analytique traditionnelle, on insistera sur le rôle qu'y jouent les individus. On étudiera par exemple les motivations et les comportements d'un certain nombre de sujets considérés comme représentatifs de catégories plus large : les « leaders », les « suiveurs », les « marginaux », les « zélés », les « opportunistes », etc. Ce type d'étude repose sur le postulat implicite que chaque individu est relativement libre de choisir le rôle qu'il tient dans le groupe et que ce choix est lui-même rationnel ou tout au moins, rationalisable (ie : si on interroge tel individu sur le pourquoi de son attitude, il présentera lui-même ce qu'il estime en être les raisons). Dans nos sociétés occidentales, la morale sociale encourage ce type d'approche, car elle privilégie l'appel à la responsabilité des individus, sous-tendue par la prise de conscience de la liberté de choix dont ils disposent au sein de leur environnement.

Dans une approche synthétique ou « holiste », au contraire, on considérera le groupe social comme un super-organisme dont les membres ne sont pas capables de comportements autonomes mais obéissent à des contraintes imposées par la nécessité qu'à le groupe de survivre dans sa compétition avec d'autres. (Rq PJ : Il faut distinguer cette approche où le « groupe social » tient le rôle de la créature d'une autre notion qu'est la sélection de groupe, communément rejetée par la théorie de l'évolution). Dans nos sociétés occidentales, cette approche sera néanmoins accusée de réductionnisme ou même d'une volonté politique consciente visant à subordonner l'individu au groupe afin d'atténuer ses capacités de résistances aux injonctions collectives.

Pourtant, les médias occidentaux portent aujourd'hui une attention croissante aux comportements collectifs qui voient l'individu complètement occulté par le groupe, même et surtout quand celui-ci se comporte de façon tyrannique. Cette attention peut être rétrospective. On analysera ainsi le succès rencontré par la dictature nationale socialiste auprès de populations qui ne semblaient pas au départ différentes d'autres.

Aujourd'hui même, les exemples abondent de groupes dont les membres semblent totalement soumis aux chefs, eux-mêmes paraissant soumis à des « passions » qu'ils ne contrôlent pas : gangs dans les banlieues aux Etats-Unis, bandes armées rassemblant des « combattants de la foi » dans de nombreux pays du tiers-monde, acteurs de l'épuration ethnique en Europe orientale mais aussi comportements tribaux, dans nos sociétés et dans certaines circonstances, de militants politiques, de vendeurs d'un produit ou d'anciens élèves de grandes écoles.

Dans ces divers cas, la *mémétique*, en tant que sociologie évolutionniste, sera tentée de considérer qu'il s'agit de super-organismes plus ou moins durables. Il est donc inutile de perdre du temps à analyser le terrain caractérisant chacun des individus composant le super-organisme. Il faut au contraire analyser les contraintes générales qui déterminent le comportement de celui-ci.

Une approche holiste

Dans le passé, une telle analyse aurait porté sur les facteurs étudiés depuis longtemps par l'histoire et la sociologie : poids de l'héritage du passé, se traduisant notamment par une mémoire collective – importance du cadre institutionnel et réglementaire (ou de l'absence d'un tel cadre) – situation économique et sociale du groupe au regard notamment de la possession des moyens de production, de l'accès des individus à l'éducation, du poids de l'exploitation exercée par des pouvoirs extérieurs au groupe, etc.

De telles analyses demeurent toujours valables. Mais aujourd'hui la sociologie évolutionniste insiste sur la prise en considération de facteurs plus difficiles à mettre en évidence mais certainement beaucoup plus déterminants. Si un superorganisme de nature englobante (par exemple un Etat) voulait comprendre voire réguler les comportements des super-organismes subordonnés qui le constituent, il devrait agir en priorité, chaque fois que possible, sur ces facteurs. Au cas où l'action se révélerait impossible, il devrait en prendre acte au lieu de perdre ses forces à lutter directement contre des déterminismes très ancrés. Mieux vaudrait les tourner en faisant appel à d'autres facteurs.

En quelque sorte, le *Léviathan* imaginé par Thomas Hobbes ne serait plus une métaphore mais une créature réelle, avec un code mémétique susceptible d'être analysé.

Quels sont dans ce cas les déterminismes forts pesant sur le comportement des super-organismes humains contemporains, tels que définis ci-dessus. Il faut noter que ces déterminismes sont convergents c'est-à-dire qu'ils se combinent en s'associant ou au contraire en se neutralisant, selon les circonstances :

1- Les facteurs relevant de la **génétique**. On devra reprendre à cet égard les analyses de la socio-biologie, quitte à les critiquer et les rajeunir car la génétique évolue en permanence. On a fait tous les reproches possibles à la socio-biologie, notamment de pousser à l'eugénisme. Disons ici que les comportements dits aussi acquis ou hérités pèsent encore incroyablement fort dans la production de chacune de nos attitudes : défense du territoire, refus de l'étranger, sexualité possessive, le tout culminant dans le tribalisme... Ces comportements ont été acquis par des centaines de millions d'années d'adaptation pour la survie (puisque'ils remontent souvent très haut dans l'arbre évolutif des espèces animales). Ils demeurent utiles mais aussi peuvent se révéler très nuisibles à la vie en groupe dans les sociétés technologiques et urbaines. Ils sont commandés par des gènes, sans aucun doute, mais de façon très complexes et par l'intermédiaire de tout un appareil sensoriel, moteur et cérébral sur lequel il est quasi impossible d'agir.

2- Les facteurs relevant de la **construction de niches**. On appellera ainsi tout ce que le groupe, au sein plus globalement de l'espèce, construit de générations en générations pour transformer son environnement au bénéfice de sa survie. Il s'agit d'éléments durs, dont les effets se font sentir à long terme. On peut agir sur eux, mais il faut pour cela de fortes motivations car ils pèsent très lourds. Concernant les groupes humains, on rangera dans cette catégorie les lois et institutions, les grands équipements, les technologies durables et fortement structurantes (par exemple les armes à feu individuelles ou l'automobile...). La sociologie traditionnelle a tendance à ranger ces déterminants dans le domaine des créations culturelles mais c'est sous-estimer leur poids « matériel ».

3- Les facteurs relevant du **culturel** proprement dit : langages et contenus de langages, corpus de connaissances scientifiques, outils éducatifs, productions artistiques, ludiques et commerciales. Avec la généralisation des réseaux et du multi-media, ces facteurs jouent un rôle de plus en plus importants. Parfois ils s'industrialisent mais ils laissent toujours une part à l'émergence locale, individuelle, dont les effets peuvent être bien plus grands que soupçonnés au départ.

La sociologie et la psychologie traditionnelles avaient jusqu'à présent sous-estimé l'influence de ces facteurs culturels ou ne s'était pas dotées des moyens de les étudier scientifiquement. Cette étude est en voie d'être révolutionnée par les progrès d'une nouvelle science, la mémétique, sur laquelle il est inutile de s'étendre ici.

Conclusion

L'approche de l'étude des groupes sociaux (notamment des groupes à risques) par le biais des super-organismes et des facteurs déterminant leurs comportements, tels qu'exposés ci-dessus, est elle pertinente ?

Nous dirons que, dans les sciences humaines et sociales, plus on dispose d'éléments d'analyse voire d'action (préventive, régulatrice ou curative, s'il y a lieu) mieux cela vaut. Il ne faut donc rien exclure.

C'est ainsi que l'approche méthodologique par le super-organisme ne doit pas faire perdre de vue la part d'autonomie et d'initiative des individus pris un à un. Nous ne parlerons pas pour notre part de « liberté » car nous ne pensons pas que les individus (l'auteur de cette note le premier) disposent d'une « liberté » tombée du ciel, d'ailleurs impossible à définir. Par contre l'individu dispose d'une marge d'autonomie et d'imprévisibilité tenant au fait qu'il est lui-même un super-organisme complexe inséré dans des réseaux eux-mêmes complexes d'influence. Ses possibilités d'actions ne sont pas modélisables. Elles sont donc imprévisibles. Elles peuvent jouer des rôles importants si les circonstances s'y prêtent, selon une forme d'effet dit « aile de papillon ».

Ceci admis, qu'en est-il de la possibilité d'agir sur les déterminismes globaux pesant sur les super-organismes humains ?

Une première question doit être posée : qui suis-je pour vouloir agir ? De quel super-super-organisme suis-je membre ? Qu'est-ce qui s'exprime à travers moi ? Quels sont les intérêts supérieurs sur lesquels je prétends m'appuyer ?

A supposer que l'on puisse obtenir des réponses sincères (c'est-à-dire aussi scientifiques que possible) à cet auto-questionnement (qui doit être collectif, évidemment), on se posera la question de la facilité d'acquérir des connaissances et de l'efficacité d'actions s'appuyant sur celles-ci. Notre faculté de connaître pour agir est probablement dans l'ordre inverse de celui des facteurs évoqués plus haut, c'est-à-dire d'autant plus faible que les déterminants sont plus profonds et plus anciens.